

LA LECTURE PUBLIQUE DES JOURNAUX ET DES LIVRES EN FRANCE AU DÉBUT DU XIX^E SIÈCLE

ANNE AUBRY

Universidad Pablo de Olavide, Sevilla

Résumé

Cet article brosse un tableau de la lecture en France au début du XIX^e siècle. À cette époque, il se produit une conjonction de facteurs favorisant l'écllosion de la lecture: apparition des «nouveaux lecteurs», selon les termes de Martyn Lyons, que sont la femme, l'enfant et le peuple; des innovations techniques dans la fabrication du papier de nouvelles stratégies économiques (particulièrement avec Girardin). Par ailleurs, diverses circonstances permettent de baisser le coût de production des imprimés (livres et périodiques) et, de manière simultanée, de nouveaux lieux émergent, tels que cabinets de lecture et les bibliothèques publiques qui facilitent la lecture publique de livres ou de périodiques.

Mots-clés: Presse française, XIX^e siècle, lecture publique.

PUBLIC READING OF NEWSPAPERS AND BOOKS IN FRANCE IN THE FIRST HALF OF THE 19TH CENTURY

Abstract

This article presents public reading in France in the first half of the 19th century. The development of public reading is the consequence of different factors: the appearance of «new readers» in Martyn Lyon's terms: women, children and people; technical innovations in the manufacture of paper, new economic strategies (especially with Girardin). Additionally, several factors help to reduce the cost of production of books and newspapers. Finally, different places (*cabinets de lecture*, public libraries) that facilitate public reading of books or of newspapers also develop.

Keywords: French Newspapers, 19th century, public reading.

1. INTRODUCTION

Pour circonscrire dès le départ l'objet de notre étude, il nous semble judicieux d'en observer successivement tous les termes. En ce qui concerne la lecture, rappelons donc que le XIX^e siècle est considéré par Roger Chartier, mais aussi par Martyn Lyons, comme l'époque qui marque «le triomphe du livre» selon l'expression de ce dernier en 1987. Toutefois, cette période marque également, et d'une manière plus générale, la mutation de l'imprimé. Cette transformation fondamentale est rendue possible par l'apparition d'un nouveau lectorat qui était resté jusqu'alors en dehors de la culture de l'écrit imprimé. Ces nouveaux lecteurs (l'enfant, la femme et le peuple, selon les catégories proposées par Martyn Lyons) sont de plus en plus nombreux. Cependant, il faut remarquer qu'à proprement parler la lecture de ces nouveaux publics ne commence à être profonde qu'à partir de la fin du XIX^e siècle, comme le souligne Roger Chartier.

L'apparition de nouveaux lecteurs n'est pas la seule en cause pour créer ce nouvel âge de la lecture. En effet, grâce aux progrès techniques (facilité de la reproduction par la stéréotypie, naissance du nouveau support qu'est la pâte à papier de bois), les coûts de fabrication baissent de même que le prix de l'objet imprimé (livre ou journal). Dans la première partie du siècle, la presse, grâce à Girardin et à sa géniale utilisation de la «réclame» dans les journaux pour en faire baisser le prix, est progressivement moins chère, même si elle est encore onéreuse. Ce n'est qu'à partir de 1860 qu'apparaîtra le journal à un sou qui marquera sa démocratisation réelle.

Par ailleurs, nous souhaitons dans cet article nous arrêter sur l'aspect «public» de la lecture, qu'il s'agisse d'ailleurs de lire des livres ou des journaux. Pour en brosser un tableau fidèle, nous présenterons d'abord une description des lieux de la lecture, d'une part, puis, d'autre part, une typologie des différents types de journaux. En effet, l'essor du journal et de la lecture périodique en général au XIX^e siècle est suffisamment déterminant pour que Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant proposent en 2011 le concept de «civilisation du journal» propre à cette époque. Enfin, pour justifier notre choix temporel, celui de la première moitié du XIX^e siècle, il faut rappeler que la presse a connu dès la Monarchie de Juillet, un essor tout à fait remarquable aussi bien en ce qui concerne le développement de sa diffusion que de celui de son lectorat.

2. OÙ LIRE?

2.1. *Le cabinet de lecture*

Pendant six mois, à quinze ans, Emma se graissa donc les mains à cette poussière des vieux cabinets de lecture.

Flaubert, *Madame Bovary*, I, 6.

Avant de lire, il faut se procurer un livre; et, au début du XIX^e siècle, le coût de ce dernier est un frein à sa diffusion, car, comme le rappelle Françoise Parent-Lardeur (1991: 495), il coûtait très cher à cette époque, son prix équivalant au tiers d'un salaire mensuel ouvrier.

Le lecteur potentiel n'a pas encore la possibilité d'aller à la bibliothèque publique (qui ne sera créée et véritablement accessible en France que dans les années 1860), il peut donc utiliser les services du cabinet de lecture qui est, selon Françoise Parent-Lardeur, une sorte de «boutique à lire»:

Ainsi, plus qu'un lieu où l'on se retire pour lire, comme pourrait l'évoquer son appellation, le cabinet de lecture est une institution à but commercial, qui propose à une clientèle de passage un objet culturel précis, mais diversifié dans ses contenus, selon les modalités adaptées à la location de la lecture sur place, ou parfois à domicile¹.

Le cabinet de lecture a certes une fonction économique et, parfois, les propriétaires de ces derniers étaient en même temps libraires et éditeurs. Pourtant, loin de le réduire à une seule fonctionnalité économique, il faut souligner le rôle de diffusion culturelle qu'il remplit en permettant de rendre accessible le livre.

Le succès des cabinets de lecture au XIX^e siècle n'est pas le fait du hasard. En effet, la période est troublée politiquement en ce début de révolution industrielle et tous les acteurs concernés par le livre (auteurs, éditeurs, libraires et lecteurs) vivent une mutation sans précédent. Cette structure culturelle qui rend le livre plus accessible n'en est néanmoins pas à ses débuts, puisqu'elle existe depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle et que le cabinet de lecture perdurera jusqu'au début du XX^e siècle.

Cependant, son heure de gloire paraît coïncider, selon Françoise Parent-Lardeur, avec la Restauration et il semblait être un élément familier du paysage urbain. Comme illustration de ses propos, elle cite un auteur de tableaux pittoresques, Joseph-Marie Pain, qui les décrit:

On en trouve dans tous les quartiers de la ville, surtout dans ceux qui sont les plus fréquentés des étrangers. La plupart de ces cabinets se bornent à offrir à leurs lecteurs, dans des salons bien modestes, les journaux politiques et quelques autres ouvrages périodiques; un certain nombre se distingue cependant par l'étendue de leur local, par leur multitude de journaux et nouveautés, tant français qu'étrangers, et par une bibliothèque choisie d'anciens ouvrages qu'ils mettent tous, pour une modique rétribution, à la disposition du public. Le prix d'une séance illimitée est de six sous².

¹ PARENT-LARDEUR, F. (1999): *Lire à Paris au temps de Balzac, Les cabinets de lecture à Paris, 1815-1830*. Paris, Éditions de l'ÉHÉSS, pages 9-10.

² PARENT-LARDEUR, F. (1999): *ibidem*, page 20.

En général, le cabinet de lecture est constitué d'un cabinet au rez-de-chaussée pour la lecture des journaux et d'un salon à l'étage pour y consulter les livres et les périodiques français et étrangers.

Son fonctionnement est habituellement envisagé pour permettre une accessibilité maximale, comme l'explique Françoise Parent-Lardeur;

Il était tout à fait courant, en effet, qu'un établissement ouvre ses portes dès 7 ou 8 heures du matin pour ne les fermer qu'à 10 ou 11 heures le soir. [...] Les cabinets de lecture ouvraient tous les jours, sans exception. Rares étaient ceux qui fermaient leurs portes les dimanches et jours de fêtes et, dans ce cas, la plupart d'entre eux recevaient la clientèle jusqu'à midi, et certains, même jusqu'à deux heures ou cinq heures du soir³.

Elle a établi un relevé exhaustif de la situation géographique des différents cabinets de lecture à Paris et remarque à ce propos qu'ils ne se situent pas nécessairement dans les quartiers où l'on trouve la plus grande densité de population, mais plutôt dans les zones qui sont des quartiers de commerce ou d'artisanat de luxe, là où l'on trouve des entreprises d'édition ou de loisir. Elle précise que les cabinets de lecture se concentrent essentiellement sur les Champs-Élysées, profitant de cette manière de la foule des promeneurs. On les trouve encore aux abords des voies de circulation ou dans les «passages», ces voies aménagées pour les piétons, qui leur permettent de passer d'une rue à l'autre, et d'une manière générale, ils se concentrent davantage sur la rive droite que sur la rive gauche:

[...] Ce qui pourrait bien expliquer la logique de l'implantation des cabinets de lecture dans l'espace parisien est lié aux rues, aux axes, aux pôles d'attraction marchands ou culturels, lieux qui font la trame de la vie sociale des Parisiens, plus encore qu'à la population résidentielle [...]. Les lieux où étaient implantés les cabinets de lecture étaient aussi les pôles où se développaient certaines activités de la vie culturelle parisienne, celles qui précisément caractérisent le cabinet de lecture dans sa définition même: activités liées au monde de l'édition et de la presse, à celui de l'école et de l'érudition, à celui des loisirs et du commerce typiquement parisien⁴.

Si elle parvient à les situer à Paris, Françoise Parent-Lardeur reconnaît qu'il est pourtant beaucoup plus difficile d'espérer identifier avec précision leur clientèle et on ne peut que se contenter de formuler différentes hypothèses de travail. Apparemment, il y en a bien peu d'entre eux qui appartiennent aux couches dites «populaires», mais les clients habituels sont plutôt des membres de la grande et moyenne bourgeoisie: étudiants, critiques,

³ PARENT-LARDEUR, F. (1999): *ibidem*, page 40.

⁴ PARENT-LARDEUR, F. (1999): *ibidem*, pages 170-171.

professions libérales (avocats, médecins, professeurs, fonctionnaires, magistrats). Quant à l'aristocratie, elle est relativement méfiante par rapport aux cabinets de lecture et elle y envoie plutôt ses domestiques. Enfin, la petite bourgeoisie (commerçants, petits artisans, modestes rentiers...) commence, elle aussi, à les fréquenter.

Cette donnée peut être comparée avec une autre situation, celle des bibliothèques personnelles: on peut ainsi se référer à une autre source documentaire, celle établie par Adeline Daumard (1990: 42) qui a étudié les archives notariales pour souligner le rôle des livres dans les intérieurs bourgeois parisiens du début du XIX^e siècle. Selon sa recherche, 60% des membres des professions libérales ont légué à leur mort une bibliothèque personnelle, de même que 50% des fonctionnaires parisiens, 35% des négociants et seulement 6% des boutiquiers. Ces pourcentages semblent donc corroborer les pourcentages des fréquentations des cabinets de lecture.

Enfin, Françoise Parent-Lardeur (1999: 217), pour terminer sa description des cabinets de lecture parisiens, insiste sur la dimension politique de l'écriture (et donc de la lecture) durant la Restauration, alors que:

La production des écrits ne peut être comprise hors des luttes idéologiques et politiques qui la traversent. Lutte idéologique, parce que la presse, l'édition —même dans des productions apparemment neutres, comme le roman— sont continûment mobilisées directement ou indirectement dans l'incessante bataille d'idées qui caractérise la période⁵.

Il est vrai que l'on assiste à une «politisation» de la littérature, d'une part, parce que la presse et l'édition sont mêlées à la politique et, d'autre part, parce qu'il n'existe pratiquement pas de barrières entre création littéraire, activités d'édition, journalisme et activité politique des partis. Enfin, il est vrai que la presse «politise» la littérature, car les journaux dits «littéraires» sont en fait de teneur politique, et les journaux proprement politiques des partis accordent systématiquement dans leurs colonnes une place à la littérature.

2.2. *Les bibliothèques paroissiales*

Face à l'expansion des cabinets de lecture et au mouvement qu'ils impriment en encourageant la lecture publique de journaux, l'Église ne tarde pas à mettre le holà sur cette dynamique d'expansion. À travers l'archiconfrérie de «l'Œuvre des bons livres» dont le siège est situé à Bordeaux à partir de 1831, le mouvement des bibliothèques paroissiales commence à s'étendre et, très rapidement, ce phénomène déborde les frontières nationales.

⁵ PARENT-LARDEUR, F. (1999): *ibidem*, page 217.

Selon Loïc Artiaga, le véritable point de départ de l'association comme système de bibliothèques «en réseau» est donné par l'ordonnance du 20 mars 1822 qui précise dans son premier article que (2007: 73-75): «l'Œuvre s'occupera particulièrement de former et multiplier les dépôts des bons livres, tant dans les villes que dans les campagnes». Le réseau s'appuie sur un système de distribution à trois niveaux: le dépôt central, les dépôts paroissiaux et les dépôts partiels. Les échanges se font toujours sous le contrôle du bibliothécaire général et ils se développent du haut vers le bas ou du bas vers le haut, selon l'axe hiérarchique. Les échanges ne se font jamais de manière latérale, c'est-à-dire d'un dépôt paroissial à l'autre.

Cette formule s'est exportée au Québec comme dans d'autres pays francophones au long du XIX^e, mais il faut souligner qu'en France à partir des années 1860 la concurrence laïque apparaît avec le mouvement des bibliothèques municipales, ou bibliothèques populaires:

Le face à face dominical qui se livre dans la petite ville industrielle de Ligny-en-Barrois dans la Meuse permet d'illustrer la grande mutation qui s'opère en France et en Belgique dans le paysage bibliothéconomique. Désormais, ce sont deux dépôts de livres qui sont ouverts pour quelques heures, en même temps, le dimanche après-midi: celui, laïc, qui propose Dumas, Balzac ou Mayne-Reid, l'autre, confessionnel, qui offre les volumes de Zénaïde Fleuriot ou Silvio Pellico⁶.

La première partie du siècle se caractérise à la fois par un accroissement du lectorat et de la demande de textes à lire. Mais, peu à peu, la suprématie du journal s'affirme, même si, comme on le montrera, les auteurs commencent par publier dans les journaux les textes qu'ils publieront ensuite sous forme de livres. Comme le soulignent Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (2011: 16): «Sous la Monarchie de Juillet, au moment où commencent à se développer les industries de l'imprimé, le journal va donc occuper le terrain laissé vacant par le livre».

3. QUELS JOURNAUX LIRE?

Il est clair que la location des journaux dans les cabinets de lecture les rend spécialement attrayants du fait du faible coût de ce service. Judith Lyon-Caen écrit à ce propos:

La location d'un journal sur place coûte 5 centimes [...]. Le journal loué est ainsi, de loin, l'imprimé le moins coûteux à une époque où un roman

⁶ ARTIAGA, L. (2007): *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*. Limoges, PULIM Presses Universitaires de Limoges, page 81.

moyen, remplissant deux volumes *in octavo*, est vendu 7 francs en librairie et loué 20 centimes, parfois 30 centimes s'il s'agit d'une nouveauté⁷.

Le journal est donc un support essentiel de la lecture, comme le décrit magistralement Marie-Ève Thérénty dans son ouvrage *Mosaïques* en montrant la participation des auteurs dans la presse des années 1830 alors en pleine effervescence:

La presse connaît un premier essor en 1829, ralenti par les conséquences de la Révolution de Juillet, puis une deuxième explosion dans les années 1832-1833 jusqu'à l'apparition de la presse quotidienne à bon marché. La presse est moins regardante que la librairie sur la célébrité des auteurs qu'elle emploie et offre une tribune à tous les jeunes auteurs. Elle paie mal, mais rapidement, comptant et, au prix du mot, un peu plus généreusement que la librairie. [...] Mais rapidement, il n'est plus nécessaire de changer d'écriture pour gagner de l'argent dans la presse et la fiction, sous une forme brève ou plus rarement en feuilleton, s'intègre telle quelle. Même avant 1836 et l'apparition du roman-feuilleton, les littérateurs peuvent garder leur spécificité d'hommes de lettres, leurs sujets, leur écriture en publiant dans les revues et même dans la presse quotidienne⁸.

Le champ journalistique est pyramidal et l'écrivain débutant gravit une à une les marches qui déterminent la hiérarchie de la presse périodique entre 1829 et 1836, qui comprend les «petites feuilles» (parmi lesquelles on trouve les feuilles satiriques), le journal politique quotidien, le journal littéraire et les grandes revues littéraires.

3.1. Les «petites feuilles» et feuilles satiriques

Marie-Ève Thérénty montre bien de quelle manière s'organise progressivement cette hiérarchie: les articles mal payés ne sont pas signés, mais «l'écrivain» fait des rencontres utiles, il noue des contacts qui lui permettront de constituer la «camaraderie littéraire» sans laquelle on n'est rien en 1830. Dans ces publications, l'auteur écrit sur tous les sujets et avec une grande prolixité. La feuille littéraire évolue beaucoup de 1829 à 1836, elle est considérablement influencée par l'ambition des journaux littéraires et des revues. Parfois, elles sont conçues par des écrivains désireux de se forger une reconnaissance et de créer leur propre tribune. Il y a plusieurs sortes de «petites feuilles», les «petites feuilles» satiriques en sont une. En ce qui

⁷ LYON-CAEN, J. (2011): «Lecteurs et lectures: les usages de la presse au XIX^e siècle». Dans Kalifa, D., Regnier P., Thérénty, M.-È. et Vaillant, A.: *La civilisation du Journal, Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*. Paris, Nouveau Monde Éditions, page 34.

⁸ THÉRENTY, M.-È. (2003): *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*. Paris, Librairie Honoré Champion, coll. «Romantismes et Modernité», page 39.

concerne le journal satirico-politique, ces publications se disent «littéraires» pour éviter la censure, mais leur caractéristique réelle et principale est en fait politique et leur arme, la satire. L'auteur y est rémunéré régulièrement, ce qui est loin d'être négligeable pour un apprenti-écrivain. Il entre pleinement dans un réseau, et jouissant de la «camaraderie littéraire», il peut se consacrer plus précisément au contenu littéraire de la rubrique *Variétés* ou dans le feuilleton. N'oublions pas d'insister brièvement sur cette notion de «camaraderie littéraire», si amplement utilisée dans la période qui nous intéresse. Ce terme est apparu pour la première fois en 1829 sous la plume pamphlétaire d'Henri de Latouche. À partir de ce moment, ce terme est indissociable de l'histoire sociale du romantisme français. Anthony Glinoeur montre ainsi, dans *La Querelle de la camaraderie littéraire. Les romantiques face à leurs contemporains* (2008), que les cénacles romantiques ont été soupçonnés l'un après l'autre d'élaborer collectivement des stratégies de solidarité littéraire pour fabriquer de toutes pièces des gloires artificielles. De fait, l'avènement du romantisme qui s'accompagne du «sacre de l'écrivain» —selon l'expression de Paul Bénichou (1973)— correspond à une vie littéraire plus collective et plus «communautaire»: l'écrivain est, certes, seul, par rapport à sa création, mais il dépend clairement de la reconnaissance de ses pairs qui se constituent en cénacles, en académies ou, pour utiliser un terme plus actuel, en «réseaux».

Pour revenir à notre auteur écrivain dans le journal satirico-politique, il y apprend à écrire, puisque ces journaux sont ce que Marie-Ève Thérénty appelle des «laboratoires d'écriture». Il s'essaie à des tournures de style spécifiques, telles que l'ellipse, l'allusion, la caricature, l'ironie que l'on retrouvera dans les romans excentriques de 1830... Le salaire d'un journaliste dans les petites feuilles satiriques est, pour *le Figaro*, de sept francs la colonne à partir de 1830. George Sand prétendait ainsi gagner au début de sa carrière, entre douze et quinze francs par mois, mais elle affirmait également que Sandeau et Pyat, plus vifs, pouvaient emporter quarante ou cinquante francs mensuels. À propos de ces journaux satirico-politiques, Marie-Ève Thérénty insiste sur leur fonction d'introduction dans le champ littéraire:

Le Figaro et *Le Corsaire* ont employé tous les romanciers publiés de 1829 à 1836. Leur critique littéraire est, sans contredit possible, l'une des plus inspirées par la camaraderie et témoigne d'une imbrication maximale entre les milieux journalistiques et les milieux littéraires [...] à partir de 1833, la critique plus conformiste s'affadit dans l'éloge. Mais pourtant ces journaux satiriques gardent leur fonction d'introduction dans le champ littéraire et continuent d'accueillir tous les écrivains prometteurs (George Sand, Balzac, Nerval [...])⁹.

⁹ THÉRENTY, M.-È. (2007): *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*. Paris, Seuil, page 53.

3.2. *Le journal politique quotidien*

En poursuivant sa description de la presse dans les années 1830, Marie-Ève Thérénty montre que les changements politiques de l'époque auront des répercussions directes dans le domaine de la presse. En effet, à partir de cette date, les articles consacrés à la littérature diminuent très clairement et les quotidiens ne tiennent plus qu'une rubrique théâtrale. Puis une fois que les effets des soubresauts révolutionnaires s'atténuent, le littéraire reconquiert progressivement le quotidien jusqu'à cette victoire définitive que constitue le roman-feuilleton: les grands journaux ont un feuilletoniste réservé pour chaque thème qui n'est pas obligé d'écrire tous les jours.

La rémunération des feuilletonistes du journal quotidien diffère selon les cas: certains sont payés à la copie et donc à la ligne lorsque leur participation est exceptionnelle. Les feuilletonistes des grandes feuilles politiques gagnent environ 500 francs par mois, ce qui constitue une position avantageuse dans le monde des lettres. Mais la rémunération n'est pas tout: participer à un quotidien permet d'avoir une remarquable influence.

3.3. *Les journaux littéraires*

Selon la typologie proposée par Marie-Ève Thérénty, les journaux littéraires se situent en haut de la pyramide littéraire, car même s'ils ne paient pas nécessairement bien, ils intègrent des personnes de grande renommée.

Ils se divisent en diverses catégories et constituent une véritable hiérarchie: les journaux voleurs, les «magasins», les journaux à lectorat prédéfini, les feuilles conteuses, les journaux littéraires d'envergure. Le journal voleur, tout d'abord, naît avec *Le Voleur*, fondé en 1828 par Emile de Girardin et Lautour-Mézeray. Il consiste à reproduire des articles et des nouvelles parues dans d'autres journaux. Ces journaux qui volent manifestement le travail des auteurs permettent de faire l'historique de la notion de droit d'auteur et, comme le rappelle Marie-Ève Thérénty (2003: 70), «Il faudra attendre de grands procès de romanciers contre des journaux indéliçats comme celui de Jules Janin contre *Le Cabinet de Lecture* pour que naisse une conscience de la propriété littéraire».

En fait, la propriété littéraire était encore peu développée, bien que la loi soit assez claire à ce sujet. En effet, c'est la Révolution Française qui, sans l'ombre d'une ambiguïté, avait reconnu clairement la propriété littéraire et artistique. Elle avait ainsi fixé les conditions de représentation publique des œuvres littéraires, de même que les conditions de leur reproduction. Le vote de ces lois, promulguées respectivement en 1791 puis en 1793, avait été précédé du rapport préparatoire Le Chapelier qui considérait la propriété littéraire comme: «La plus sacrée, la plus personnelle de toutes les propriétés,

[...] l'ouvrage et le fruit de la pensée d'un écrivain [...]. Il faut que pendant toute une vie et quelques années après leur mort, personne ne puisse disposer sans leur consentement du produit de leur génie».

Mais au début du XIX^e siècle, les procès liés à la propriété littéraire sont difficiles à gagner et beaucoup d'éditeurs et d'auteurs considèrent que ces insertions constituent une certaine forme de publicité. Parfois même, le vol peut être précédé ou suivi d'un accord ou d'une rémunération.

Le «magasin» est la forme francisée du terme «magazine». Le plus littéraire des magasins est *le Musée des familles, lectures du soir (1833-1900)*, créé une fois de plus par Emile de Girardin, particulièrement inventif dans les nouveaux supports de presse écrite. Économique (il coûte deux sous), ce «magasin» cherche à rendre la littérature populaire.

Les journaux à lectorat prédéfini se destinent à un public spécifique, particulièrement à la jeunesse, aux femmes et aux salons. Ils obtiennent souvent du succès en engageant des écrivains pour publier de la fiction où le personnage est perçu comme pur reflet du lectorat.

Les feuilles conteuses, comme leur nom l'indique, publient des contes, mais, avant 1832, les journaux purement littéraires sont assez austères. Cependant, à partir de cette date, ils se métamorphosent en publiant des contes et en modifiant leur présentation.

Les journaux littéraires d'envergure ont des ambitions proches des revues qui veulent définir une véritable politique littéraire en n'employant que des écrivains reconnus ou recommandés.

3.4. Les grandes revues littéraires

Thomas Loué, dans son article «Les passeurs culturels au risque des revues (France, XIX^e et XX^e siècle)» (2005) montre que lors de la première étape qui constitue l'histoire des revues en France, on voit se structurer une nouvelle forme imprimée autour de ce qu'il appelle le «modèle matriciel» représenté par la *Revue des Deux Mondes*. Il insiste sur le fait que cette publication est destinée à des élites économiquement et socialement dominantes. Cet auteur souligne également le rôle qu'ont joué les revues dans l'importation des cultures étrangères en France. Elles ont, de fait, établi une fonction de médiation interculturelle des élites au XIX^e siècle.

Mais à côté de ce modèle écrasant ou imposant, Thomas Loué montre qu'il existe également de nombreuses revues nées en province dont il explique la parution par le triomphe politique des bourgeois (et notamment des bourgeois de province) qui a, à son tour, lancé «un vaste mouvement de réappropriation de la diversité du local au sein du national».

Il cite ainsi plusieurs revues provinciales et souligne (2005: 202) leur rôle de «passeurs culturels»: *Rendez-vous des Muses* (Bordeaux, 1833), *Revue anglo-française* (Poitiers, 1833), *Revue Charentaise* (Angoulême, 1825), *Revue d'Alsace* (Strasbourg, 1834), *Revue d'Amiens* (Amiens, 1833), *Revue de Basse-Normandie* (?), 1835), *Revue de Bretagne* (Rennes, 1835), *Revue de l'Ouest* (Nantes, 1829), *Revue de Lorraine* (Nancy, 1835), *Revue du Havre* (?), 1833), *Revue du Nord* (Lille, 1833), *Revue de Provence* (Marseille, 1830), *Revue normande* (Caen, 1836), *La Vigie* (Dunkerque, 1833), *La Vouivre* (Nantes, 1833).

Ces revues caractérisent ainsi cette France des notables, appuyant un vaste mouvement de construction patrimoniale en même temps qu'une première tentative de faire vivre en dehors de Paris une littérature qui ne soit plus uniquement l'expression du local. Ces revues peuvent donc être considérées comme des passeurs culturels en ce qu'elles assurent une continuité entre culture locale et culture nationale et contribuent à reproduire le modèle de la revue parisienne en province en même temps qu'à dessiner l'identité culturelle des provinces¹⁰.

Chronologiquement, la tradition de la Revue date en France de la Restauration. La *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes* deviennent entre 1829 et 1836 l'horizon de tout homme de lettres qui aspire à s'élever jusqu'au sommet de la pyramide. Thomas Loué, utilisant un angle d'étude sociologique, insiste sur la puissance symbolique que revêt cette dernière:

Il existe une véritable culture *Revue des Deux Mondes* [...] car elle fait vivre des auteurs en même temps qu'elle leur assure une légitimité institutionnelle. Elle n'est pas un intermédiaire entre les milieux de la production académique et un public lettré; elle est une institution qui produit des biens symboliques en même temps qu'elle dessine la configuration sociale de son public¹¹.

Marie-Ève Thérénty (2003; 93), quant à elle, rappelle que la création de la *Revue de Paris* est une date-butoir dans ce qu'elle appelle «la constitution du champ littéraire» car, pour la première fois, une revue donne la priorité aux auteurs en les payant et en reconnaissant sans aucune ambiguïté, cette fois, la notion et la réalité de propriété littéraire dont on a vu que la promulgation de la loi n'a pas suffi à la faire appliquer.

De fait, la *Revue des Deux Mondes* s'ouvre officiellement à la littérature et, peu à peu, la fiction en devient le principal centre d'intérêt. Elle acquiert alors le rôle de concurrente directe de la *Revue de Paris*. À partir de

¹⁰ LOUÉ, T. (2005): «Les passeurs culturels au risque des revues (France, XIX^e et XX^e siècles)». *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX^e et XX^e siècles)*. Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, page 202.

¹¹ LOUÉ, T. (2005): *ibidem*, page 205.

ce moment, les romanciers peuvent négocier leurs parutions de manière avantageuse. Les auteurs les plus prestigieux s'investissent dans une revue ou l'autre, telle George Sand qui signe un contrat d'exclusivité avec la *Revue des Deux Mondes* en 1832:

Ces deux revues innovent par la place qu'elles accordent à la littérature et par le tremplin à la fois sélectif et élitiste qu'elles créent pour l'homme de lettres, et spécialement pour le romancier. L'écriture romanesque y est notamment revalorisée par l'apposition du nom de l'écrivain-romancier au bas de son article. À l'écriture anonyme, rapide et quelquefois bâclée, se substitue une écriture désireuse d'identification et susceptible de reconnaissance. L'écriture désirante vient supplanter l'écriture alimentaire. Parallèlement, pour la première fois, des écrivains manifestent pour leur identité littéraire¹².

Les revues deviennent les concurrentes directes de la librairie, car, même en publiant de la fiction, elles ne privilégient plus nécessairement les formes brèves. Elles représentent donc la première manifestation de la victoire de la fiction sur l'information dans les périodiques. L'écrivain y gagne de la notoriété mais aussi améliore sa situation économique. Quelquefois protégé par des contrats qui lui permettent de travailler sans souci d'éditeur, il trouve un support de publication prestigieux et rémunérateur pour sa production.

4. CONCLUSION

Le développement de la lecture publique au début du XIX^e siècle en France est donc bien un fait majeur. D'une certaine manière, il a permis ce que Judith Lyon-Caen appelle (2011: 47) «la descente du journal vers les masses». Cette dernière achèvera de se produire à la fin du XIX^e siècle avant que le XX^e ne voie commencer la crise de la presse. On pourrait d'ailleurs élargir l'expression que Judith Lyon-Caen emploie aux termes du roman; en effet, les cabinets de lecture et autres lieux publics (bibliothèques paroissiales, bibliothèques municipales, bibliothèques populaires) consacrés à cette activité ont tant bien que mal tenté de rendre accessibles aux lecteurs également les romans, quoi qu'il en ait coûté de censure et de poursuites.

Cette lente démocratisation de la lecture de l'imprimé s'appuie encore sur une perméabilité étroite du monde journalistique et du monde littéraire. En effet, pratiquement tous les hommes (et les —rares— femmes) de lettres ont pleinement participé à l'éclosion de la presse, participant de ce fait à la

¹² THÉRENTY, M.-È. (2003): *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, *op. cit.*, page 93.

«civilisation du journal». Nous avons montré à quel point le classement des journaux et des revues et la manière dont l'apprenti-écrivain commence à y publier ses premiers écrits selon une organisation très hiérarchisée nous permettent également de souligner qu'avec la création de ces nouvelles habitudes de lecture, c'est une nouvelle société qui voit le jour. Comme le souligne Marie-Ève Thérénty, dans son article «Montres molles et journaux fous», avec l'apparition de cette «scansion médiatique», c'est un nouveau mode de société qui se met en place, où (2012: 2) «le journal fonde cette entrée nationale dans la périodicité, qu'il incarne, encadre et contient exemplairement».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARTIAGA, L. (2007): *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*. Limoges, PULIM Presses Universitaires de Limoges.
- CAVALLO, G. et CHARTIER, R. (1997): *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris, Seuil.
- DAUMARD, A. (1990): «Affaire, amour, affection: le mariage dans la société bourgeoise». *Romantisme*, n.° 68, pages 33-47.
- FURET, F. et OZOUF, J. (1970): *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, 2 vols. Paris, Les Éditions de Minuit.
- GLINOER, A. (2008): *La Querelle de la camaraderie littéraire. Les Romantiques face à leurs contemporains*. Genève, Librairie Droz.
- KALIFA, D., RÉGNIER P., THÉRENTY, M.-È. et VAILLANT, A. (2011): *La civilisation du Journal, Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*. Paris, Nouveau Monde Éditions.
- LOUÉ, T. (2005): «Les passeurs culturels au risque des revues (France, XIX^e et XX^e siècles)». *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX^e et XX^e siècles)*. Villeurbanne, Presses de l'ENSIB, pages 195-208.
- LÜSEBRINK, H.-J., MIX, Y.-G., MOLLIÉ, J.-Y. et SOREL, P. (2003): *Les lectures du peuple en Europe et dans les Amériques (XVII^e-XX^e siècles)*. Paris, Éditions Complexe.
- LYONS, M. (1987): *Le Triomphe du livre, une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*. Paris, Promodis.
- PARENT-LARDEUR, F. (1991): «Les cabinets de lecture». Varry, Dominique (dir.): *Histoire des Bibliothèques françaises*, tome 3: «Les bibliothèques de la Révolution et du XIX^e siècle 1789-1914». Paris, Promodis, pages 491-511.
- (1999): *Lire à Paris au temps de Balzac, Les cabinets de lecture à Paris, 1815-1830*. Paris, Éditions de l'ÉHESS.
- PELISSIER, J.-P. et REBAUDO, D. (2004): «Une approche de l'illettrisme en France». *Histoire & mesure* [en ligne], XIX-1/2|2004, mis en ligne le 15 juin 2007. Disponible à l'adresse: <<http://histoiremesure.revues.org/816>> [consulté le 25 septembre 2013].

- THÉRENTY, M.-È. (2003): *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*. Paris, Librairie Honoré Champion, coll. «Romantismes et Modernité».
- (2007): *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*. Paris, Seuil.
- (2012): «Montres molles et journaux fous». *CONTEXTES* [en ligne], 11/2012, mis en ligne le 17 mai 2012. Disponible à l'adresse: <<http://contextes.revues.org/5311>> [consulté le 25 septembre 2013].